

Gérard Farasse (1945-2014)



© DOMINIQUE HOUVET (ORA)

chissable d'une église par exemple ou devant la plaque d'entrée du docteur Destouches (qui nous dissuade d'entrer) -, toujours il cherche le moyen de nous faire passer de l'autre côté. Et certes, suggère-t-il, il faut y mettre le prix: accepter de le suivre et renoncer à vouloir trop vite savoir où il est en train de nous diriger. La surprise est d'autant plus belle que c'est vers les régions les plus reculées de notre propre imaginaire que Gérard Farasse, d'une main sûre, en homme habitué depuis l'enfance à se conduire dans le brouillard, à circuler parmi les ombres et les fantômes, n'en finit pas de nous emmener.

FRANÇOIS BERQUIN



«**Quel est le dernier mot que j'écrirai?**», se demandait Gérard Farasse dans *Collection particulière* (Le Temps qu'il fait, 2010, p. 81). «Je l'ignore plus encore que le premier que j'ai su tracer. Entre ces deux termes, je poursuis la phrase commencée. Elle vit dans l'ombre de ce dernier mot qu'elle ignore, mais qu'elle est certaine de trouver.»

Ces derniers mots - savait-il qu'ils seraient les derniers? - je penche à

croire que oui -, il les a tracés sur les épreuves de *L'Égyptienne couchée*, au dernier jour de sa vie: il s'agit d'une simple et modeste correction typographique, en marge de la page 134 (Le Temps qu'il fait, «achevé d'imprimer dans les tout premiers jours de novembre 2014»). Ultime correction, exquise politesse de qui prend congé.

Jusqu'au bout, Gérard Farasse aura donc tenté de corriger quelque chose: la brutalité du monde, les insuffisances de la langue, les fautes de la vie, les erreurs de destin... qu'il n'a eu de cesse de remettre dans le seul droit chemin qui comptait à ses yeux, le chemin de la littérature.

Et si c'était ce goût (cette nécessité) de la correction, qui l'avait conduit à devenir écrivain?

MYRIAM BOUCHARÉNC

Les oeuvres de Gérard Farasse sont disponibles notamment aux éditions Le Temps qu'il fait, Invenit, Anakatabase, Le Rosier Grim pant, Alcide...

L'Égyptienne couchée et autres histoires
ÉDITIONS LE TEMPS QU'IL FAIT, 2014
ISBN : 978-2-86853-604-4
136 PAGES - 17 €

À quoi rêve, dans le célèbre tableau du Douanier Rousseau, la Bohémienne endormie à l'ombre d'un menaçant lion? C'est à Marie l'Égyptienne que, se plaçant devant cette image, songe quant à lui Gérard Farasse. Il songe, plus précisément, au beau corps de Marie, livré au batelier pour traverser un fleuve. Il songe aussi au corps décharné de la prostituée lorsque, en pénitence dans le désert, elle cherche cette fois le chemin de son salut. Il n'est pas impossible que le peintre naïf se soit lui-même souvenu de cette histoire édifiante, lui dont le surnom de «douanier», note malicieusement Gérard Farasse, «rappelle le passage des frontières, qui définit Marie l'Égyptienne». On retrouve au demeurant le lion dans l'histoire de Marie, mais, de menaçant qu'il semblait jusqu'alors, il apparaît désormais comme un être bienveillant, qui aidera celui qui porte le nom amusant de «Père Zozyne» à creuser une tombe pour l'ancienne pécheresse.

À maints égards, cette scène (la première du recueil) est exemplaire de toutes celles, fort diversifiées, qu'installe Gérard Farasse dans son livre de «petites proses». Des scènes qui en effet recèlent souvent une dimension obscure, douloureuse et parfois angoissante, mais leur éventuelle cruauté est presque toujours désamorcée par la grâce énigmatique d'une sorte de sourire.

C'est que, passeur à sa manière, passeur plutôt que douanier, Gérard Farasse veille sur les seuils: s'il nous arrive de nous retrouver en arrêt devant quelque obstacle - devant la porte infran-